

Sabine Gritt

# UN FŒTUS MAL LÉCHÉ



Trois ans avec DOLTO



Sabine Gritt

UN FŒTUS  
MAL LÉCHÉ

Trois ans avec DOLTO

**A**ccent  
igu

ÉDITIONS SCIENCES HUMAINES

Couverture et cahier photo : © Sabine Gritt.

---

**Diffusion : Seuil - Distribution : Volumen**

---

**© Sciences Humaines Éditions, 2015**

38, rue Rantheaume - BP 256, 89 004 Auxerre Cedex

Tél. : 03 86 72 07 00 - Fax: 03 86 52 53 26

ISBN = **9782361063481**

---

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

## AVANT-PROPOS

*Qu'étais-je venue faire en Psychanalyse?...  
Moi, l'immature, ignorant l'amour et la haine,  
le conflit, la culpabilité; moi, encore dans les limbes...  
Pourquoi un divan au sortir du berceau?  
Pourquoi ce divan-là qui devint si célèbre?*

Voici comment j'ai été, à vingt-six ans, la patiente de Françoise Dolto; pourquoi je l'ai quittée, conquise par la femme, non par l'analyse; pourquoi, à l'âge de la retraite j'ai rédigé mes souvenirs et pourquoi, vingt-cinq ans plus tard, grâce à l'abondance de ses publications, j'ai voulu savoir qui était vraiment la psychanalyste que j'ai connue.

Relater sa psychanalyse, c'est mission impossible puisque l'inconscient (tel que l'a décrit Freud) est son objet et que celui-ci échappe à l'expression directe. L'inconscient sous-tend le discours mais ne se prête pas à son déroulement ordonné. Ainsi, mes trois ans d'entretiens avec Françoise Dolto, bien qu'ils aient eu la forme du rituel traditionnel (position allongée, règles fondamentales de la parole non censurée, des associations libres, de la relation des rêves et des

séances chronométrées et tarifées) s'appelleraient aujourd'hui une psychothérapie.

À l'époque, je n'avais eu aucun mal à me raconter, à parler des aspects les moins glorieux de ma biographie, mais cette tentative de reconstitution quarante ans plus tard m'a été pénible. J'aurais voulu pouvoir évoquer Dolto sans passer par cette confession (comme l'ont fait certains « analysants » de Lacan). Mais cela n'aurait pas dépassé le format d'un article de magazine. Je voulais faire un livre ; il me fallait donc décrire ma vie depuis la petite enfance jusqu'à cet âge de vingt-six ans auquel a commencé la cure.

Mon but était de restituer la couleur affective de ce que j'avais vécu, sans toutefois m'appesantir ni céder au *pathos*. Le ton que j'ai choisi est celui de la narration, aussi neutre et aussi brève que possible. Il s'agit donc d'un parcours survolé, juste pour situer socialement et psychologiquement la personne qui parle, et non d'une autobiographie approfondie.

Mais cette option a eu pour résultat un mince compte rendu, toujours insuffisant pour faire un texte publishable. C'est pourquoi j'ai prolongé le récit dans le temps, au-delà de la cure, d'autant plus que cette expérience, qui fut un échec au regard de ce que j'en attendais, révéla en moi un intérêt pour la psychologie, qui m'accompagne jusqu'à ce jour ; notamment par la découverte du grand rival de Freud au début

de sa recherche : le médecin psychologue viennois Alfred Adler.

Les événements de ma vie, en eux-mêmes, n'ont pas eu d'importance notable. Mon enfance s'est déroulée dans un cadre privilégié, au milieu d'une famille unie appartenant à la bourgeoisie parisienne, catholique et fortunée, du début du xx<sup>e</sup> siècle. Si je me suis montrée sévère en évoquant mes parents, c'est que j'étais particulièrement exigeante.

Pourquoi, dans ces conditions, mon parcours a-t-il été celui de ce qu'on appelait dans les années cinquante une « névrosée », ce genre de personnalité pour laquelle la Psychanalyse freudienne semblait faite ?

Aujourd'hui où la nosographie parle plutôt de « troubles anxieux », on propose diverses approches thérapeutiques, mais, à l'époque, la théorie de Freud récemment introduite en France, avait pénétré les milieux psychiatriques et culturels avec une telle prégnance qu'on ne pouvait pas y échapper ; avec des prétentions scientifiques, le phénomène avait plutôt, me semble-t-il, les caractères d'une idéologie sectaire.

Il faut avoir été concerné par ces problèmes, et en demande de soins, pour comprendre la solitude de qui ne se reconnaissait pas dans l'unique réponse proposée : la « névrose d'anxiété » était le symptôme d'un conflit entre des pulsions sexuelles inconscientes et divers

obstacles rencontrés par le « moi » dans leur élaboration psychique.

Quand je suis arrivée chez Madame Dolto en 1952, elle était pratiquement inconnue sauf de son milieu professionnel où, déjà, on la critiquait pour ses méthodes non conformistes, qu'elle expérimentait sur les enfants psychotiques. Mais, en tant que psychanalyste d'adultes, jeune praticienne d'une discipline révolutionnaire, elle s'efforçait à l'orthodoxie (sans y parvenir, du moins avec moi, comme on va le voir).

Ne sachant rien de la Psychanalyse, j'ignorais à plus forte raison ces querelles de chapelles, et ma déconversion se fit empiriquement, à ma façon, au cours de ces trois ans. « Ça ne marchait pas ! » J'étais toujours aussi anxieuse. Pourquoi n'allais-je pas mieux ? Longtemps j'ai accusé mon inconscient d'entêtement dans le déni, puis, après l'avoir pressuré comme un citron sans résultat, j'ai commencé à me dire que soit ma psychanalyste ne m'avait pas comprise, soit je n'étais pas faite pour ce genre d'investigation, soit – suprême outrecuidance – c'est Freud lui-même qui était à côté de la plaque. J'ai longtemps oscillé entre ces trois hypothèses qui, de toute façon, m'ont conduite à interrompre la cure.

Tout cela n'était peut-être que de la poudre aux yeux mais mon malaise était bien réel et, en tout cas, il faut mettre au crédit de Freud que le seul fait d'en parler (la « *talking cure* »), avait un effet au moins anesthésiant, comme celui d'une



drogue, et on peut se demander s'il n'y a pas un effet d'addiction dans la durée exorbitante de certaines cures.

Ma rupture avec Dolto clôtura une période de ma vie que je pourrais appeler : « La Psychoanalyse et moi ». Commença alors une seconde époque que je baptiserais (en toute mégalomanie) : « Moi et la Psychoanalyse ».

Malgré mon *habitus* anxieux j'avais un tempérament de militante. Une cause me paraissait juste, il fallait que je me batte pour elle. Une autre, comme la Psychoanalyse, « n'allait pas » à mes yeux, il fallait non pas la combattre mais l'améliorer, la réformer. Tant pis si des milliers de gens en avaient fait leur catéchisme : ils avaient tort et j'allais le leur prouver. Mais cela se passait dans ma tête ; je n'avais ni le temps ni les moyens de m'y consacrer, occupée que j'étais à gagner ma vie au jour le jour, étant sans un sou et sans formation, après une enfance dorée à l'écart des réalités.

Ce qui me faisait surtout défaut pour me poser en psychologue avertie c'était une qualification ; je n'avais même pas mon Bac. Me proclamer compétente par la seule vertu d'une expérience ratée était d'une incroyable prétention. Je me documentais par la lecture mais qui allait prendre au sérieux les intuitions d'une autodidacte ? C'est pourquoi mon premier objectif était de faire des études qualifiantes, validées par un diplôme reconnu.

Cela finit par se produire à la cinquantaine: je me retrouvai titulaire d'une maîtrise de Psychologie clinique délivrée par la faculté Paris V-Sorbonne. Avec cette modeste étiquette, j'allais pouvoir entreprendre ma croisade.

La Psychanalyse était plus présente que jamais; depuis 1968, elle était même au programme de l'Université et je fis mon profit de cet enseignement systématique (tout en cherchant, sans succès, à entraîner les étudiants dans une approche critique). Lacan faisait fureur. Dolto, spécialisée en pédopsychiatrie, accédait à la célébrité par une émission quotidienne à la radio. Quelques publications contestataires avaient vu le jour, mais aussitôt mises sous le boisseau par le *lobby* freudien qui veillait au grain.

J'avais toujours l'idée de publier mon témoignage mais l'ambiance ne s'y prêtait vraiment pas. D'autre part, ma situation financière désastreuse m'obligeait à reprendre un travail alimentaire et je tournai le dos à la psychologie.

À la retraite, aidée par des notes, je rédigeai enfin ce témoignage, mais il ne trouva pas d'éditeur. Il avait des défauts, c'est vrai, mais surtout le « clan » freudien détenait tous les postes clés dans les collections de « Sciences humaines » et tenait les portes fermement closes. J'ai alors pris contact avec les représentants de l'« opposition » qui s'était formée autour des partisans des thérapies dites « comportementales ». On me

conseilla d'étoffer mon travail en parlant plus de moi et surtout de Dolto.

C'est ce que je viens de faire à quatre-vingt-huit ans, à la fin de ma vie sur laquelle je peux avoir un regard d'ensemble, comme sur celle de Françoise Dolto que nous connaissons maintenant dans les moindres détails. Je me suis attardée sur sa « Correspondance », et ma curiosité s'est avant tout portée sur les trois années où nos deux vies se sont trouvées un peu mêlées, dans cette relation très particulière qu'est celle de l'analyste avec son analysante.

Cette belle rencontre aurait été beaucoup plus romanesque si j'en étais sortie guérie, mais ça n'a pas été le cas, et mon livre ne peut rejoindre ceux de ses hagiographes. Mais je ne fais pas partie non plus de ses détracteurs radicaux qui vont chercher à cette femme notoirement sincère et sympathique des turpitudes jusque dans sa vie privée. L'intérêt, peut-être, de mon travail, est cette approche nuancée, subjective bien sûr, mais le seul témoignage de ce genre sur cette personnalité française qui a marqué son époque et fait encore parler d'elle près de trente ans après sa mort.



PREMIÈRE PARTIE  
(1991)



# I

« De quel lieu tu parles ? »

La question, posée par une étudiante de trente ans ma cadette pendant une grève de la fac, a fait entrer l'autodidacte que j'étais dans l'univers culturel des années soixante-dix. C'était pendant une A.G. faisant suite à un sit-in pour décider si on allait autoriser les profs à faire cours, vu que les revendications de connaissance préalable des questions d'examens, ainsi que de leurs corrections collectives, n'avaient pas été acceptées.

Exaspérée de venir pour rien de ma province toutes les semaines, je m'étais emparée du micro et j'avais fait appel au bon sens de mes jeunes condisciples (au demeurant très cool avec moi) pour que les choses rentrent dans l'ordre. Or, mes synthèses personnelles, les produits de ma petite jugeote, étaient parfaitement incongrus.

« De quel lieu tu parles ? »... Désarçonnée par la question, je réponds que je suis quelqu'un d'atypique, une originale ; ce que l'étudiante traduit immédiatement par « marginale ». Ça y est, me voilà située : mon lieu c'est la marge,

territoire prévu dans la topographie sociologique hors de laquelle mes jeunes contemporains semblaient ne pas savoir se définir. Je vais donc faire une incursion dans cette marge où, en effet, s'est déroulée toute ma vie.



Je dois à la vérité de dire que mes plus anciens souvenirs mènent tout droit dans l'univers freudien car ils ont trait à la constipation. Je me vois sur un pot où je restais des heures. J'entends ma mère et ma nurse débattre du moyen de me faire « aller », l'une prônant le suppositoire, l'autre le morceau de savon. Je me sens couchée à plat ventre sur des cuisses dures, dénudée, anxieuse et contractée, finalement forcée par ce corps étranger. Je me souviens du lavement des grands jours, ce supplice de l'intrusion prolongée, des spasmes qu'il fallait supporter pendant la durée de l'invasion tout en « respirant à fond », virant du côté gauche au côté droit du lit, au commandement, quittant ainsi la vue sur les barreaux en bois brun pour celle d'un crucifix d'ivoire entortillé de buis. Souvent la seule menace de ces tortures les rendait superflues. La délivrance était suivie d'un bruit de papier froissé, bruit qui est resté pour moi, dans certains états de semi-vigilance, un déclencheur de frissons d'une



incomparable volupté (Réflexe pavlovien bien facile à expliquer).

Les autres souvenirs marquants de mes premières années ne sont pas anecdotiques ; ce sont des odeurs, des goûts, des sensations. Je raffolais de ma mère mais je n'aimais pas l'odeur de sa chambre, le matin. Rentrée tard de soirée, elle gisait encore au lit, plateau sur les cuisses, alors que mon père, mes grands frères, les domestiques, vauquaient déjà depuis longtemps, soit au dehors, soit dans l'appartement propre et aéré. Vers dix heures, on me faisait entrer chez Maman ; seulement, il fallait l'embrasser dans les relents de thé au citron, de beurre et de parfum de la veille. Le premier baiser de ma mère sentait le renfermé. Mais j'aimais beaucoup sa grande tasse cylindrique en porcelaine, bleu ciel mat à l'extérieur, blanche et brillante à l'intérieur, fine, pure et consistante (souvenir de ma mère que j'ai privilégié par la suite). Puis le mol édredon de satin m'attirait ; je m'y blottissais. Je voulais rester là ; Maman s'y prêtait ; la gouvernante s'y opposait. Il y avait du flottement. Je ne me souviens pas qu'aucun de ces petits conflits ait jamais été tranché d'une façon précise.

Souvent la cuisinière, venue avec son carnet prendre les menus pour la journée, faisait diversion. Cet exercice mettait Maman au supplice : choisir entre des petits pois et des champignons était visiblement une torture. La cuisinière s'impatientait discrètement ; Maman prenait un

air coupable et finissait par se décider pour des végétaux hors de saison qu'il fallait en hâte aller acheter chez Fauchon. J'avais le cœur dans un étau. (L'anxiété doit aider à fixer les souvenirs car je me souviens surtout de ce genre de scènes.) La cuisinière griffait son carnet de la décision saugrenue, quittait vivement la chambre et, bientôt, « rendait son tablier » pour aller servir dans une maison où les maîtres savaient commander.

Le chauffeur valet-de-chambre, avec son gilet rayé noir et jaune, venait aussi aux ordres. Où Madame se rendrait-elle l'après-midi ? Et à quelle heure voulait-elle la voiture ? Le plus souvent Madame retrouvait sa sœur et sa belle-sœur pour courir ensemble les magasins à la recherche de coupons destinés à occuper une couturière qui venait une fois par semaine à la maison. Ensuite on prenait le thé dans un endroit chic avant de rentrer se préparer pour la soirée.

Les veilles de grand dîner, le valet arpentait le hall dans un mouvement de samba, un de ses pieds garni d'un patin en paille de fer, après quoi, nimbé d'un parfum d'encaustique, il procédait au cirage ; ensuite, à l'office, il s'affairait sur l'argenterie qu'il faisait briller grâce à un bouchon enduit de poudre grise.

Ma petite enfance est imprégnée d'une autre odeur, celle du savon noir : au royaume des « Bonnes » la propreté sentait l'amande et la

soude. Elle s'accompagnait de chansons désolées comme : « Ô ma... Roseu... Marieu... » qui résonnaient entre les murs de la cuisine, de l'office, de la salle de bain ou, l'été, de la cour entourée de hauts murs de meulière percés de vasistas comme à la prison de la Santé.

Il y avait l'ascenseur de l'immeuble, cette cage à deux fermetures à bruits différents : « clic » et « pan...pan », grâce auquel on passait de la maison à la rue. L'escalier en pierre que nous prenions quelquefois, la gouvernante et moi, avait un beau tapis rouge et sentait quelque chose que l'essence me rappelle et que je trouvais divin.

Au parc, je jouais seule. À quoi pouvais-je bien jouer?... Je n'ai souvenir que d'un grand cerceau de bois après lequel je courais, munie d'un bâton qui le poussait et le maîtrisait. J'entends le bruit qu'il faisait, lisse sur le macadam, un peu rouillé sur la terre graveleuse. Ma dextérité m'excitait mais pas au point d'oublier le froid qui, l'hiver, fouettait mes cuisses nues sous le manteau. J'ai un autre souvenir d'hiver : les marrons du Champ-de-Mars achetés par Mademoiselle ; ce cornet de chaleur, bon d'abord aux mains, dans l'indicible ennui d'une promenade aux côtés d'une grande personne qui s'ennuie.

Ces « Mademoiselle », souvent, ne parlaient pas français. Elles étaient interchangeable et ont changé plusieurs fois. Je n'ai eu de tendresse que pour une seule, Marie, dont on parla

longtemps avec Dolto. Elle avait de bons gros seins et des yeux marron à fleur de tête que je retrouvai plus tard avec nostalgie chez les poupées baigneurs de l'époque. Marie m'a abandonnée vers mes deux ans pour se marier et je ne l'ai jamais revue.

Une fois, j'avais été promenée dans un autre quartier. C'était en mai ou juin. Il faisait très beau, pas trop chaud, avec de la brume. Je trouvais à l'air une qualité nouvelle qui me dilatait. Ce devait être l'ozone.

Quand mon père rentrait le soir, il se changeait, se rasait, mettait du « sent-bon » sur son visage et j'« étrennais sa barbe ». C'était un rite. En toute sincérité, je ne lui trouvais aucun parfum affectif mais j'éprouvais un frisson sensuel quand il vaporisait un peu de sent-bon sur moi et que la bruine atteignait mes oreilles.

Vint un jour où on m'amena au Cours, cette majuscule emphatique traduisant la propension de ma mère à singulariser, hypertrophier, les gens, choses, événements de notre petit monde : exagération « sociocentrique » allant à l'encontre de son effacement personnel. J'avais quatre ans. Autour d'une immense table recouverte de drap vert, nous étions une quinzaine. Les gouvernantes attendaient assises le long du mur. Il y avait sûrement des mères mais j'ai du mal à l'imaginer. Jusqu'à un âge avancé, quand je croisais un couple enfant-femme dans la rue ou dans le métro, je ne voyais jamais la mère